**Ma sœur, cette « handicapée », et moi**

**ou**

***Histoire de comment on a survécu des autres.***

**Texte de Léo et dessins de Sophie.**

Définitions du dictionnaire Larousse :

Autiste : Atteint d'[autisme](http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/autisme/6565).

Autisme : nom masculin. ( allemand *Autismus,* du grec *autos,* soi-même). Trouble du développement complexe affectant la fonction cérébrale, rendant impossible l'établissement d'un lien social avec le monde environnant.

Handicapée : Personne atteinte d'une infirmité ou défavorisée sur un point quelconque

Je ne sais pas quelle direction donné à ce récit.

Je ne sais pas si ce sera « utile » à d’autre.

Je ne sais pas par où commencer.

Je ne sais pas si je peux.

Je ne sais pas comment me raconter.

Je ne sais pas comment nous raconter.

Je sais que j’en ai besoin.

**Il était une fois.**

On était petite. Je ne comprenais pas. C’était ma sœur.

J’ai compris très vite qu’elle était différente. Pas comme les autres. Pas comme il faut. Pas assez ou trop.

Cachée, il faut cacher. Ne pas faire de crise. Ne pas parler de ça. De ce sujet. Tabou. Ma sœur est taboue. Il ne fait pas parler de ma sœur. Ça aussi je l’ai compris. Un peu moins vite. Il a fallu des coups pour que ça rentre. De mon père. Ne pas expliquer. La situation que je ne pouvais pas comprendre car j’étais trop petite. Et encore aujourd’hui je ne comprends pas tout. Parce que c’est tabou. Pour moi il n’y a rien à comprendre. C’est ma sœur. Je l’aime. J’ai envie de le crier à tout le monde, comme elle quand elle fait ses crises. Crier quand elle crie aussi. Crier avec elle. Crier que c’est pas grave, qu’elle existe, que j’existe qu’on existe, envers et contre tout ! Et merde aux autres, à ma famille, à mes ami-es, à mes compagnon-es de lutte, aux institutions, aux inconnu-es.

Si vous n’avez pas envie de comprendre ça, tant pis pour vous.

**Enfance.**

On jouait. Beaucoup. J’ai grandi avec elle. Et le spectre de mon frère à côté. Il était là mais pas trop. Séparation. Village très traditionnel. Les filles d’un côté et les garçons de l’autre.

Je ne me souviens pas de tout. Ma mémoire à sélectionnée. Il y a du avoir des moments de joie et de partage. Des moments de « famille », je ne pense pas. Dans ma tête il y a eu ces jeux avec ma sœur, mon frère qui les regardait de loin, ma mère qui nous protégeait, mon père qui m’accusait et les autres qui nous jugeaient. Très vite j’ai compris que je ne pouvais pas tout faire. Qu’on ne pouvait pas tout faire. Qu’elle ne pouvait pas tout faire. J’ai dû apprendre à me construire. Et j’ai du apprendre à nous construire. Je n’ai pas au les bons réflexes. J’essayais de comprendre. D’aimer. D’apprendre.

Mais comment apprendre ma vie, sa vie, la vie de ma famille, la vie des autres. Ça fait beaucoup quand on est qu’une enfant.

J’ouvrais mes yeux, et petit à petit je devais apprendre à les fermer sur des choses trop douloureuses, trop dures, trop compliquées…

La vie c’est compliquée.

Alors j’ai arrêté de jouer avec elle, pour m’occuper d’elle. Assistée. Handicapée. Autiste. Pfff. Ces mots je les ai appris plus tard. Mais je les ai vécus trop tôt. Sans explication. Parce que c’est comme ça dans cette société. Ne pas parler. Ne pas expliquer. Ne pas vivre. Survivre.

J’ai appris à survivre.

**Plus tard**. (ce que certain-es appellent adolescence ?)

Survivre. Quand la vie est trop dure. J’ai appris à vivre ma vie. Plus tard. A essayer de faire mes choix.

Parce qu’il n’y avait pas que notre histoire. Il y avait la sienne. Il y avait mon histoire. Il y avait les autres. Ce père avec qui je vivais une histoire impossible\*. Cette famille qui prenait sa défense, ces « amies » qui faisaient ce qu’il pouvait, ces voisins qui fermait les yeux. Mon frère a fuit. Reflexe d’autodéfense, je ne lui en veux pas. Il a toujours essayé d’arrondir les angles, de parler. Pfff. Parler à des murs. Fuir. Pour vivre son histoire à lui aussi. L’homosexualité n’est pas une chose acceptable dans mon village, dans ma famille.

Bref, nous, on était là, moi pas assez « grande » pour partir. Elle au milieu de tout ça. Pas assez « normale » pour choisir. J’ai essayé différentes façon, expérimenté. Culpabilisé. Toujours plus. Me disant que c’était moi qui avais un problème. C’était elle l’handicapée, les autres les accusateurs et moi la fautive.

Et puis j’ai décidé de vivre ma vie. Trop de violence. Trop de haine. Contre les autres, contre moi. Je n’avais plus le choix. C’était ça ou…

Fuir, moi aussi, assez près au départ, chez les voisins, chez les ami-es, chez les amoureux-euses, chez les instituions (internat), et puis enfin à l’autre bout de l’Europe, en Angleterre, à 17 ans.

Elle est passée au second plan. Trop de problème avec moi-même et avec les autres à cette époque.

Problématique de l’individu et du collectif aussi. Je ne voulais pas me « sacrifier », comme tout le monde pense qu’en on vit avec un-e autiste. Je voulais réfléchir à tout ça trouver une autre alternative, me renforcer dans mon questionnement entre ma vie, sa vie, notre vie possible ensemble.

Et puis revenir. Pour je ne sais quoi. Ne pouvant plus vivre avec elle sous le toit familial, il me fallait vivre pas trop loin. Avec l’art comme exutoire de tout ça. Pour elle et pour moi. Seul lien que j’ai gardé avec elle, l’un des seuls moments de partage que personne ne pouvait nous prendre. Personne ne pouvait le partager avec nous, ou ne voulait et ça nous allait bien !

Et puis j’ai étudié cet art, sans vraiment comprendre pourquoi. Pensant que c’était ce que j’aimais.

Mais en fait c’était elle que j’aimais. Mais ça c’était impossible de le dire, de le porter, de le vivre. Parce que dans cette société cela ne constitue ni un emploi, ni des études, ni un couple, ni même une façon de lutter ou de vivre de façon alternative. Les enjeux de cet amour, ne sont reconnus nul part.

Alors je me suis perdu la dedans, impossible encore de guérir les blessures passées. Trop dans la confrontation de ce que je ne pourrai jamais changé. Alors je suis devenu la bonne petite hétératudiante, travailleuse salariée en plus, vivant en couple…Pffff. Tout ce que la société me demandait. Essayant de remplir ma fonction par toutes les facettes possibles. Recherchant de la reconnaissance dans tous les yeux.

Et puis…

Et puis je suis reparti, Re-voyager. Tout plaquer. Pensant me perdre encore une fois non plus dans l’art mais dans la résistance. La lutte, l’organisation collective, l’anarchie, l’horizontalisme, le squatte etc. etc. etc. . Noyer cette colère individuelle que je portais depuis toute petite, dans une colère collective. Mais encore une fois ça n’a pas marché. Cette fois ci par contre cela a permit qu’on reconnaisse qu’il me manquait un bout de moi. Le voyage de la réconciliation avec moi-même. Avec ce qui me constitue : moi et puis elle. Un point c’est tout.

\* Je ne veux pas la raconter ici car je ne veux pas lui accorder de l’importance, il en a trop pris. De façon négative. Il fait partie de notre histoire. Du coup je parlerai de lui à travers notre histoire, mais pas à travers la mienne. Il a essayé de tout détruire. Consciemment ou pas. Je ne sais pas. J’ai trop essayé de le comprendre lui aussi. Je ne veux plus. Je ne lui en veux plus. Je ne veux plus lui accorder plus d’importance. C’est un choix. A mes yeux il n’existe plus.

**Maintenant.** (L’âge Adulte ? mouhahahahahaha).

Elle que j’aimais.

C’est pour ça que je suis revenu.

Maintenant. J’essaie. J’essaie de parler, d’expliquer, de comprendre. Pour elle. Pour moi. Pour nous. Pour ma famille, mes amies, et les autres.

Je comprends aujourd’hui. Pas tout. Il faut encore qu’on avance. Que je l’a comprenne. Qu’on vive enfin ensemble.

Je ne sais pas ou on va. Mais je sais que j’ai envie. Je pense qu’elle aussi.

Sans accorder d’importance aux jugements des autres, par rapport à notre histoire, à nous.

Je l’ai compris trop tard ça, mais mieux vaut tard que jamais.

Je pense que la situation n’est pas idéale. J’essai de bricoler dans l’espace de liberté qu’on me laisse et d’en respecter les limites. Il y a ma mère aussi. Je n’en ai pas parlé encore. Car je ne sais pas quoi en dire. Je crois elle a essayé de faire de son mieux, de recoller les morceaux, de survivre elle aussi au milieu de tout ça. Protégeant les uns des autres, la surprotégeant, s’oubliant complètement.

Aujourd’hui je pense à elles. Je veux qu’on vive. Je veux qu’il n’y ait plus de tabou, elle est « handicapée » « autiste » « un problème » « pas normale » « chiante »mais elle est comme ça et bien d’autres choses encore. « énigmatique » « vraie » « géniale » « drôle » « communicative » vivante » « généreuse » « joyeuse » « sincère » . Elle est ma sœur et je l’aime. Tout simplement.

CONTRE

Je me bats, elle se bat, on se bat. Car cette un combat, sans arme, sans cocktail Molotov, sans superhéros de la lutte qu’on va glorifier dans les conversations ou dans des soirées de soutien. Non. Un combat quotidien, dans la rue, dans les cafés, dans les espaces publics, privés, avec notre famille, nos amis, les autres. Pour reconnaitre que le plus dur ce n’est pas d’être différent, mais c’est d’être différents dans cette société, c’est cette société.

Et cette société est composée, bien sur des grands méchants, industries, politiques, écoles, système répressif, carcéral , etc., mais aussi les autres, c’est-à-dire tout le reste des gens que tu vas rencontrer . Et là vient la colère : ces gens qui ne comprennent pas, n’acceptent pas notre présence mais aussi ceux et celles qui nous prennent en pitié, la prenne en pitié, me prenne en pitié, on leur dit NONNNN !!!!!

Tout ce qu’on demande c’est d’exister, avec cette différence, pas forcément avec les autres mais parmi les autres.

Je ne suis pas une victime, elle non plus, je ne suis pas un héros, je ne suis pas gentil, je ne suis pas chargé de faire ça car c’est ma sœur, je ne suis pas spécialiste, n’essayer pas de décrire ce que je suis, je ne réponds à aucune des étiquette ou des jolis petites cases ou on aimerait bien me mettre, car ça protège. Je suis libre, je suis différent, elle est différente, nous sommes différent-es.